

Elles avaient rompu ses enthousiasmes. Les femmes manquaient d'envergure. Elles pensaient utile et l'homme pensait chimère. Elles pensaient pour l'immédiat et l'homme pensait au futur. Elles étaient satisfaites de ce qu'elles avaient et l'homme rêvait toujours d'en avoir plus. Il avait observé les maris de ses sœurs. Chacune bichonnait avec une application presque malade leur maison, c'était leur refuge. Eux, entre eux, parlaient de toutes les autres vies qu'ils n'auraient jamais, mais où ils auraient pu vivre mille aventures et prêtaient finalement peu d'attention à leurs compagnes. Elles étaient comme les arbres, nécessaires à leur paysage ! Il revit son père. Une force herculéenne jusque dans ses mains qui pourtant, savaient avouer sa tendresse. L'odeur du charbon qui imprégnait sa peau, son visage barbouillé de noir, sa respiration qui crachait la mine, et son regard bleu, si bleu qu'il semblait toujours regarder à travers vous. Gueule noire qui avait rêvé d'autres voyages. Ils en avaient parlé un jour. Très peu. Il avait épousé sa mère par amour certes, mais avec le fantasme qu'elle serait le levier de toutes ses conquêtes, la concubine privilégiée de ses audaces. Elle devait être celle qui lui ferait embrasser tous les horizons et c'est lui qui avait fini par résumer son univers ! Elle pensait à ce qui était fondamental, deux ou trois choses, souvent pour le bien-être des siens et qui pour lui, étaient insignifiantes, une perte de temps. Le pire, c'est qu'elle les liait entre elles, elle les tissait, les peaufinait et les réalisait. A son rythme, au quotidien. Ce quotidien dont il fuyait l'ennui et la monotonie. Lui, il voulait toujours plus, toujours ailleurs. Bien que ce soit de son père que Jan Wilewski tenait ce goût de l'amitié virile, ce colosse aurait voulu être jardinier et cultiver des fleurs !

- Tu as raison, Mathias, cet homme est bigrement intelligent. Mais ne t'es-tu jamais demandé pourquoi nous haïssons tant les femmes ? La plupart de nos congénères masculins, c'est-à-dire une masse d'ignorants et de crétins crédules, gobe sans piper - et cela les arrange bien, pour continuer à jouer les gros bras auprès de leurs homologues femelles -, la légende qu'on leur a montée, le Serpent, Eve, le mal absolu, bref du mythe propre à décrocher tous les symbolismes ! Il faut reconnaître que l'on a lésiné ni sur l'imagerie populaire ni sur les affirmations péremptoires. Il suffit de songer au Diable représenté avec une poitrine de femme ou plus simplement à cette dernière stigmatisée *ad vitam aeternam* comme étant par nature un être inférieur à l'homme, celui-ci étant bien entendu sa "tête", comme il est mentionné dans nos *Constitutions Apostoliques*, la femelle étant tout juste bonne à procréer ! On nous a bien accusés de misogynie, mais après tout, l'Eglise n'a rien fait d'autre que d'exploiter une attitude déjà bien ancrée dans les mentalités. Ainsi pour Platon, la femme était une dégénération de l'être humain et pour Aristote un mâle infertile ! Tu peux faire le tour presque toutes les civilisations, tu constateras que beaucoup étaient passés par là bien avant nous ! Il n'y a d'ailleurs guère de différence avec aujourd'hui où ce statu quo demeure patent, quoique plus dissimulé.

- Je ne m'embarrasse jamais de ce genre de divergences ! Les hommes, les femmes, les êtres humains ! Ce qui compte n'est pas leur misérable vie, ni la mienne non plus, avec laquelle chacun se débat comme il peut avant de la rendre en gerbes mal ficelées et incohérentes à l'unique pourvoyeuse de vie, je veux dire la Mort. Celle-là, si je la respecte. Ce n'est pas l'amour de la vie qui taillade dans le vif le cœur des hommes, sinon la peur de son néant. Alors non, Cardinal, je ne me pose jamais ce genre de questions. Ce qui compte, c'est que le système perdure, et peu importe lequel, du moment qu'il conduit au maintien d'une certaine cohérence de tous les éléments qui le composent, du haut jusqu'en bas. Et bien sûr que je sois du bon côté, celui du pouvoir, et on sait bien que celui-là est comme l'argent : il n'a pas de couleur, aucune idéologie, juste l'illusion de sa puissance.

Il y avait des aspects de Mathias auxquels Jan Wilewski refusait de penser. Sa froideur, sa dureté l'irritaient autant qu'elles le fascinaient. Il savait que sans elles, Mathias n'aurait jamais pu accomplir les basses œuvres nécessaires à l'équilibre du sommet. C'était un jeu éternel qui se nourrissait de lui-même et personne ne pouvait le changer. Tous ceux qui s'y étaient essayés en étaient morts ou avaient fini par passer de l'autre côté, dans le camp du plus fort. Il fallait des gens comme Mathias pour que lui, Jan Wilewski, soit ce qu'il était, là où il était. Cet homme était une masse et le cardinal se demanda ce qui au fond, la faisait palpiter.

"Et bien, moi, se dit-il, - je me pose ce genre de questions et il en est une d'importance. Je me suis toujours demandé si sans Marie et Marie-Madeleine, Jésus serait toujours d'actualité, si son histoire aurait tenu la route à travers les siècles. Il faut quand même reconnaître, religieux ou non, que ces deux femmes nous ont fait et nous font toujours bien fantasmer, la vierge et la pute, l'innocence et la luxure, l'immaculée conception et la jouissance sexuelle illicite. A côté d'elles, Jésus paraît un personnage bien fade, avec des contradictions d'homme. Une espèce d'idéologue frustré avec un ego incroyable au point de vouloir inscrire sa mémoire dans l'Histoire par sa propre souffrance, un révolutionnaire qui jouait les instituteurs avec une règle dans une main et des punitions dans l'autre pour les récalcitrants. Somme toute, c'était le Che Guevara de l'époque, qui en plus

appelait son père dès qu'il avait un problème ! Tiens, je n'y avais même jamais songé ! Affrontés à des circonstances qui les dépassent, la plupart des hommes appellent toujours leur mère !"

Cette idée le surprit, l'extirpa du présent et le temps sembla basculer dans l'indescriptible. D'où lui venaient de telles pensées ? Il n'avait jamais appelé sa mère. Son désespoir n'avait sans doute jamais été assez fort, à moins qu'il se soit prudemment arrangé pour ne jamais se trouver en de telles circonstances. De toute façon, il était trop tard. Elle était morte. Qui appellerait-il quand viendrait ce moment ? Dieu ? Lui pardonnerait-il la vision de ce fils si éloigné des Saintes Ecritures ?

"Mais au moins, pensa-t-il méchamment, - si je suis impie et renégat, je ne me satisfais pas, comme certains de mes confrères, de l'absolution publique et papale de mes actes pédophiles."

Le visage fermé, de mauvaise humeur, il aurait aimé de nouveau être un enfant, quand sa mère le soir lui racontait des histoires et qu'il croyait que le monde était peuplé d'anges et de fées. Oublier tout. Sa vie, son anneau de cardinal, les affaires courantes et ce Neill qu'il enviait d'avoir l'air si sûr de lui.

- Son idée est excellente, reprit-il à voix haute, - sans les femmes, rien ne pourrait exister. Nous ne serions même pas là pour en parler. Excellente mais dangereuse pour tout le monde, je veux dire pour ceux qui détiennent les rênes du pouvoir. Car vois-tu, elles sont capables de créer une chose incroyable qu'aucun homme, aussi génial soit-il ne pourra jamais égaler, sinon imiter. Elles portent la vie et moi qui suis un théologien, je te le dis, la clef de toute mystique est là-dedans, dans ce mystère qui les ouvre à l'intériorité, à cet Ineffable qui précède et englobe tout et que nous recherchons dans nos pathétiques oraisons. Crois-moi, j'ai mis bien du temps à le comprendre. C'est ce qui fait pour certaines d'entre elles, qu'elles soient pourvues d'un courage, d'une générosité et d'une abnégation qui fait défaut à la plupart des hommes. La féminité, Mathias, la féminité ! Marie et Marie-Madeleine... Si ce Neill a compris cela, ce que je pense, la lutte devient dantesque, d'autant que si j'en crois ce que tu affirmes, il se propose, avec tout ce que cela suppose, de s'appuyer sur l'éducation.

- Vous voilà bien philosophe, Monseigneur, sourit Mathias quelque peu inquiet néanmoins de l'état d'esprit du cardinal, qu'il trouvait déprimé. - Mais le monde est ce qu'il est et ce que nous en avons fait. Nous y veillons dur depuis plus deux mille ans. Les hommes ont toujours eu une idée précise de ce que doit être l'ordre et nous aimons que tout soit comme nous l'avons imaginé et planifié. Que rien ne nous échappe. Que l'on puisse tout contrôler. C'est vrai que nous pensons à cinquante mille choses, et plus on y pense, plus on pense que l'on est arrivé à quelque chose. Finalement, on s'agite beaucoup, mais on fait peu et en général, ce qui nous convient le mieux, le moins difficile et le plus agréable pour nous. Et nous attendons des femmes qu'elles s'en arrangent. Et elles le font. Et nous les méprisons autant que nous les admirons pour leur capacité à accomplir ce qui nous semble pathétiquement commun, presque médiocre. Mais ce n'est pas ce Neill qui va bouleverser le cours des choses !

Vous verrez, il finira par se faire une raison. Comme tout le monde. Il suffit d'en trouver la faille. Et je la trouverai ! Faites-moi confiance, Monseigneur, je la trouverai...